

# L'odyssée poétique n° 6

2

## Histoire de pirates

Trois des nôtres à flot balancés dans le pré.  
Trois des nôtres dans l'herbe à bord d'un gros panier.  
Soufflent dans le printemps les vents qui sont dans l'air.

Les vagues dans le pré sont vagues de la mer.  
En étant embarqués, où tenter la conquête,  
guidés par une étoile et bravant la tempête ?

En route pour l'Afrique, installés à la barre,  
Pour Babylone ou Rhodes Island, ou Malabar ?  
Voici une armada qui nage dans la mer  
Bétail sur la prairie tout à fait enragé,  
Qui charge en mugissant ! Vite il faut nous sauver :  
le perron est le port, le potager la terre.

*Robert Louis Stevenson*



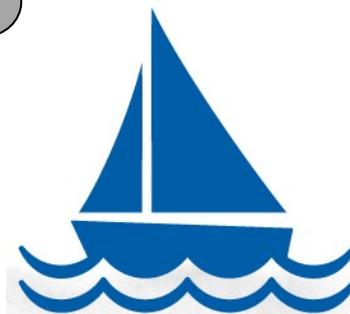
## Poisson

Les poissons, les nageurs, les bateaux  
Transforment l'eau.  
L'eau est douce et ne bouge  
Que pour ce qui la touche.

Le poisson avance  
Comme un doigt dans un gant,  
Le nageur danse lentement  
Et la voile respire.

Mais l'eau douce bouge  
Pour ce qui la touche,  
Pour le poisson, pour le nageur, pour le bateau  
Qu'elle porte  
Et qu'elle emporte.

*Paul Eluard*



## La mer en poésie

1

## Mer

La mer écrit un poisson bleu,  
efface un poisson gris.  
La mer écrit un croiseur qui prend feu,  
efface un croiseur mal écrit.  
Poète plus que les poètes,  
musicienne plus que les musiciennes,  
elle est mon interprète,  
la mer ancienne,  
la mer future,  
porteuse de pétales,  
porteuse de fourrure.  
Elle s'installe  
au fond de moi  
La mer écrit un soleil vert,  
efface un soleil mauve.  
La mer écrit un soleil entrouvert  
sur mille requins qui se sauvent.

*Alain Bosquet*



## L'homme et la mer

3

Homme libre, toujours tu chériras la mer !  
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,  
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Tu te plais à plonger au sein de ton image ;  
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur  
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur  
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :  
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;  
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,  
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets !

Et cependant voilà des siècles innombrables  
Que vous vous combattez sans pitié ni remord,  
Tellement vous aimez le carnage et la mort,  
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !

*Charles Baudelaire*

1